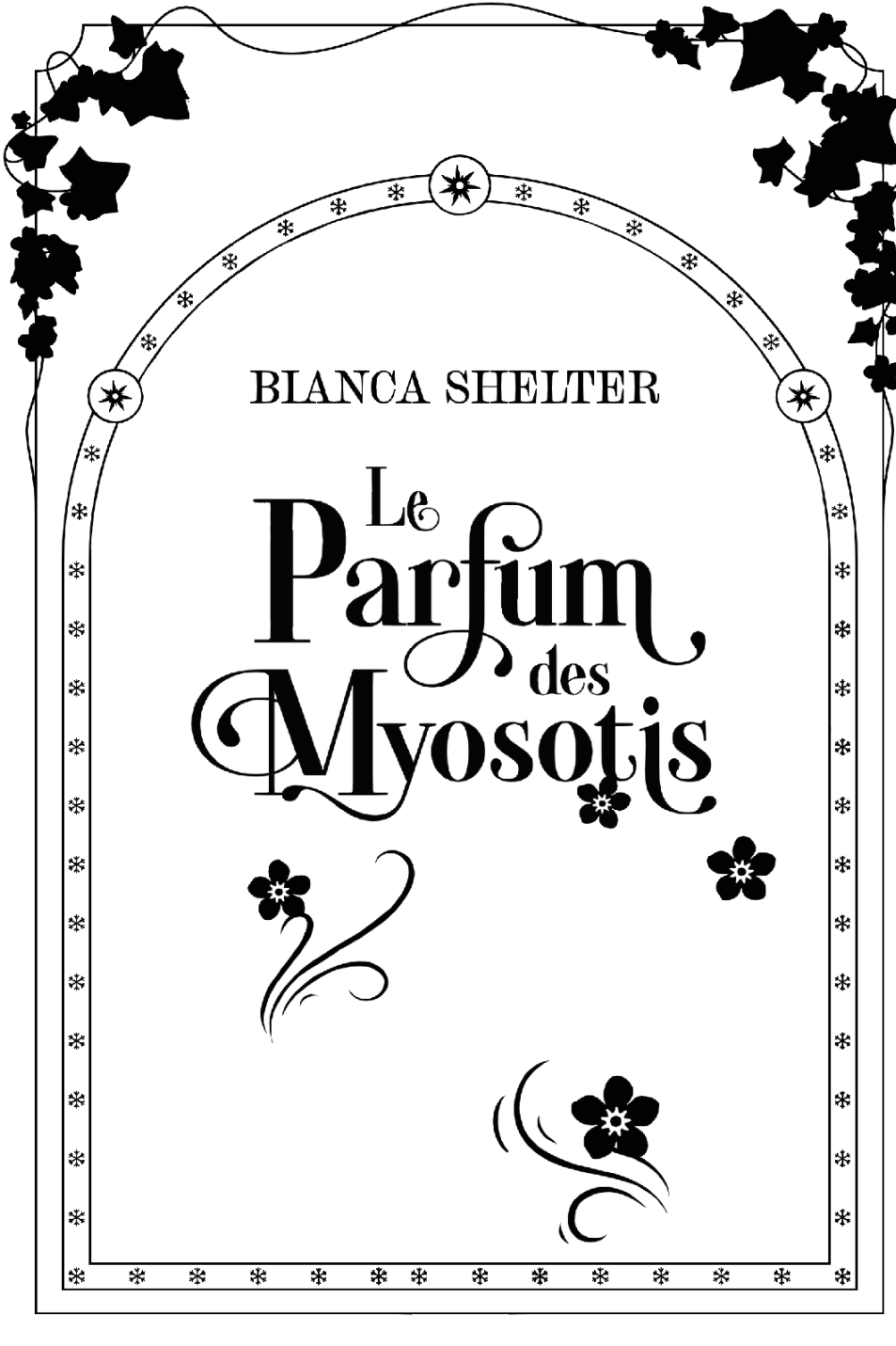


BIANCA SHELTER

Le
Parfum
des
Myosotis





BLANCA SHELTER

Le
Parfum
des
Myosotis



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : © Lucie Commerro

Jaspage : © Shayna Rieth

© Salammbô Editions 2026

ISBN : 978-2-488257-32-9

« À celles et ceux que rien n'empêchera jamais d'aimer. »



GLOSSAIRE

Personnages : *(par ordre d'apparition).*

Myosotis (Myo), Aeva Naevra *(la première neige)*.

Aster Hortemir.

Saphirina Hortemir : sœur d'Aster, jumelle de Thalia.

Thalia Hortemir : sœur d'Aster, jumelle de Saphirina.

Eirak Domir : préceptrice de Myo.

Iskréa Dana : Grande Prêtresse des Aelyrs.

Skalën Verak : archevêque de la province de l'Isborg.

Vikter Danbury : suzerain de la province de Sousan.

Nicklas Danbury : héritier de Lord Vikter Danbury.

Leah, Seren, Vega : gardes de Vikter et Nicklas Danbury.

Mestre Gillig : médecin personnel de Myo.

Alys Sora : dame de compagnie de Myo.

Nalia Breck : chercheuse à la Coupole.

Line Vilgo : présidente du cercle restreint, sœur de Maé.

Frelsi : griffon de Seren.

Voldsom : griffon de Nicklas.

Lucen Aelyrson : prince héritier Frymir.

Caelina Aelyrson : reine Frymir.

Notions importantes : *(par ordre d'apparition).*

Isborg *(la forteresse de glace)* : nom du palais de givre, siège de l'Ordre des Aelyrs et de la cour de l'Aeva Naevra.

Aelyrs : divinités du royaume de Myo.

Aelyran : langue officielle de la province de l'Isborg, considérée comme la langue sacrée des dieux.

Snuva : flocon en aelyran.

Helliggard (*les terres sacrées*) : royaume auquel appartient Myo.

Irréthra : ville natale d'Aster.

Ljodhaf (*la mer du chant*) : mer bordant Helgaris.

Helgaris (*les saintes glaces*) : capitale d'Helliggard.

Coupole : centre de recherche d'Irréthra.

Hiérarchie de l'Ordre des Aelyrs :

Le Chœur Blanc : Conseil supérieur de l'Ordre composé de l'Iskréa Dana et de ses douze Skalëns.

Iskréa (*celle qui porte la lumière du givre*) : Grande Prêtresse des Aelyrs. Aurait été touchée par les divinités.

Skalën (*pilier du divin hiver*) : archevêque, rang le plus élevé de l'Ordre des Aelyrs après la Grande Prêtresse. Chacun des douze Skalën dirige sa propre congrégation. Le plus influent est celui dont la paroisse couvre le territoire de la capitale.

Eirak (*gardien*) : Évêques.

Alys (*paix gelée*) : Novices, aspirants Eiraks.



NOTE DE L'AUTRICE

Dans les pages qui suivent, vous remarquerez peut-être que j'ai choisi d'accorder certains adjectifs et participes passés non pas selon le célèbre usage grammatical « *le masculin l'emporte sur le féminin* », mais selon la règle de la proximité.

Ainsi, vous lirez peut-être :

Un homme et une femme sont belles.

Ce n'est pas une erreur, mais un choix stylistique et historique assumé.

Cette démarche s'inscrit dans une volonté de démocratiser l'écriture inclusive et d'honorer une langue plus vivante, plus fluide et surtout plus équitable en remettant au goût du jour cette règle supprimée par l'Académie française en 1675.

Si ce choix contribue, même d'une manière infinitésimale, à épargner aux prochaines générations de petites filles de s'entendre répéter que *le masculin l'emporte sur le féminin*, alors j'aurai réussi mon pari.

Bonne lecture.

*On me nomme, me décrit et me prête un visage.
Mais celle qui tient la plume aime les histoires.*

*Méfie-toi de ce que tu crois savoir.
Et garde un œil ouvert sur le ciel d'orage.*

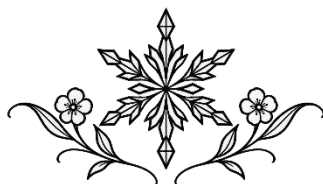


AVERTISSEMENTS DE CONTENU

Ne vous laissez pas abuser par son nom tout doux, *Le Parfum des Myosotis* est une romantasy abordant des thématiques sombres susceptibles de heurter la sensibilité de certain.e.s lecteurices.

Voici la liste desdites thématiques présentes dans l'œuvre :

- § violences physiques et psychologiques ;
- § mauvais traitements sur mineur ;
- § agression sexuelle ;
- § scène de sexe explicite.



PROLOGUE



Maya.

La douleur jette un voile sur mes yeux embués de larmes.

Aucune langue, aucun dialecte, ne permet de mettre de mots suffisamment puissants sur la souffrance qui me transperce de part en part. Elle me lacère de l'intérieur et me prend à la gorge. D'une violence inouïe, elle m'arrache des cris d'agonie de plus en plus intenses. Ma voix se brise, à l'instar du ressac sur les rochers en contrebas de notre cabanon.

Quelque chose a dû mal se passer, une poussière dans les rouages bien huilés de la naissance.

Aussi, quand Louan revient avec l'accoucheuse, je ne ressens aucun soulagement, juste un désespoir sans limite qui menace de m'engloutir tout entière. Mes larmes ruissellent, et mes jambes flageolent.

L'homme que j'ai un jour aimé s'approche, les traits tirés. J'ai beau savoir qu'il a fait au plus vite, je le déteste à cet instant précis, car tout *ça* est sa faute. Je ne suis plus rationnelle ; je lui reproche d'être capable de se tenir debout sans avoir l'impression que ses entrailles se liquéfient, de ne pas pouvoir prendre ma place, ne serait-ce qu'une minute afin de soulager mes tourments.

— Je ne veux pas. Je ne peux pas, me lamenté-je.

¹  *Through the night* – **Sleeping at last**

Je repousse la main compatissante qu'il tente de poser sur mon épaule d'un geste brusque. Je refuse de l'entendre me dire que tout va bien se passer, que c'est bientôt fini. Cela fait *des heures* que la souffrance ne cesse de croître et semble bien décidée à ne s'arrêter que lorsqu'elle aura grappillé les dernières miettes de ma raison.

J'accepte néanmoins la ceinture de cuir qu'il passe entre mes dents et le massage qu'il s'applique à réaliser au creux de mes reins malgré les mots horribles que je lui ai jetés au visage. Il ne m'en tient pas rigueur.

Il sait.

Il était présent pour ses sœurs lorsqu'elles sont passées par là. Il connaît la phase de désespérance, celle dans laquelle la future mère se noie avant l'effort final. Il me l'a répété des dizaines de fois, mais il était impossible de concevoir pareille souffrance avant d'y avoir goûté.

— Je sens la tête, annonce l'accoucheuse d'un ton enjoué qui m'horripile.

Jusqu'à ce que je réalise que tout dépend désormais de moi, de ma capacité à donner naissance à cet enfant. Sa vie repose plus que jamais entre mes mains et cette perspective me glace le sang. Je tremble de plus belle, les doigts crochetés au couvrelit. J'entends vaguement qu'on me demande de me concentrer sur ma respiration.

C'est alors qu'elle me submerge, cette envie irrépressible d'expulser la vie hors de mon corps ; un besoin impérieux, *viscéral*.

Je m'accroupis, ignorant les protestations de mes muscles endoloris et de mes articulations ankylosées.

Et la nature fait son œuvre.

Pousser relève à la fois d'un soulagement et d'une géhenne. On m'encourage, je crois. J'ai perdu pied. Douleur et angoisse

se mêlent tandis que je fournis cet effort que toutes les mères ont redouté.

Jusqu'à la délivrance.

S'ensuit le silence de mort qui précède la vie, ces quelques secondes hors du temps pendant lesquelles le monde des parents ne tourne plus qu'autour de cette première respiration laborieuse.

Et puis il se met à crier.

Non.

Elle se met à crier.

— C'est une fille, soufflé-je.

Mes yeux s'emplissent de larmes, mais pour des raisons fort différentes cette fois. L'émotion éclipse complètement la souffrance. Il n'y a plus qu'*elle*, sa bouche en cœur, ses mains minuscules et ses yeux d'un bleu si pâle qu'il m'en coupe le souffle. Il rappelle ces fleurs qui éclosent à la fin du printemps et peignent de pastel les plaines où pâturent les troupeaux.

Perfection ne suffit pas à la décrire.

J'embrasse son front, caresse le duvet clair qui parsème sa tête, au comble d'un bonheur qui éradique les souvenirs des dernières heures pour ne laisser derrière lui que l'extase du moment.

Ma fille, ma si jolie petite fille.

Louan s'approche avec cet air hagard qu'arborent sans doute tous les pères au moment de découvrir leur enfant. Il porte toujours son tablier et son boudrier bardé d'outils. Ses cheveux détrempés par la pluie gouttent dans ses yeux sans qu'il s'en aperçoive.

L'accoucheuse s'affaire entre mes jambes et j'ai presque envie de l'ignorer quand elle coupe le cordon et me demande de pousser à nouveau. Je m'exécute toutefois, juste pour qu'elle se taise et que je puisse placer mon trésor tout contre mon sein.

Je n'ai jamais vu Louan sourire autant, il irradie d'une fierté que je fais mienne tandis qu'il caresse la tête de notre enfant.

Jusqu'à ce qu'il se raidisse.

Sa posture change, les muscles de son avant-bras se contractent et ses doigts se mettent à trembler ; son attention phagocytée par l'accoucheuse penchée sur notre petite fille.

— C'est *elle*... L'Aeva Naevra, la *première neige*.

La voix de la vieille femme, mince filet à peine audible, tambourine pourtant à mes oreilles. Je suis son regard et découvre une marque bleutée juste au-dessus de son cœur.

Une fleur d'edelweiss.

Louan réagit avant moi et dégaine le marteau à sa ceinture.

Trop tard, l'accoucheuse se met à hurler et dehors, la nuit s'éclaire aussitôt d'une demi-douzaine de bougies. Elle crie à qui veut bien l'entendre que la réincarnation de la Grande Reine a béni notre village. Louan tente de la faire taire, mais la harpie se révèle étonnamment habile pour son âge et parvient à se faufiler dehors.

— L'Aeva Naevra est parmi nous ! entonne-t-elle comme une prière.

La panique me prend à la gorge. Je manque de lucidité, l'esprit encore embrumé par l'effort fourni. Je ne comprends pas, ou bien je ne veux pas comprendre. J'ai beau savoir ce qu'elle incarne, je ne vois en elle que mon enfant, ma petite fille.

Comment pourrait-il en être autrement ?

— Maya ! Fuis ! me hurle Louan tout en prenant l'accoucheuse en chasse.

Je sors brutalement de ma léthargie et attrape ma cape ainsi qu'une couverture en laine crochetée par ma mère. J'emprunte la porte arrière et plonge dans l'obscurité au pas de course, comme si celle-ci pouvait prévenir le destin funeste qui nous attend. Étonnamment, la petite ne pleure pas, même ainsi secouée dans mes bras, les joues offertes à la morsure du froid.

J'adresse un remerciement pieux aux Aelyrs pour son silence et m'enfonce plus loin dans la nuit. Je longe des bâtisses rongées par les embruns, foule des pavés usés par les charrettes des marchands ambulants et les fers de leurs montures. À ma droite, la falaise dévore le paysage et plonge en contrebas dans une mer déchaînée.

Je cours comme jamais je n'ai couru auparavant, ignorant ce corps meurtri qui me conjure de ralentir.

Rapidement, la forêt nous accueille et ses bras feuillus nous épargnent la pluie glacée qui a déjà traversé ma cape. Je conserve le même rythme, repoussant les limites de mes muscles et de mon souffle. J'écarte les branches qui me barrent le passage, enjambe une souche couverte de mousse, me fraie un chemin à travers la végétation dense du bois des oublis.

Et puis mes muscles se rebellent, mes genoux ploient et le sol vient à ma rencontre. J'ai tout juste le temps de pivoter afin de protéger le petit corps fragile entre mes bras. La boue s'infiltre partout. Mes bottes alourdies m'empêchent de me relever.

Je jette un coup d'œil alentour. Nul limier de la sainte Église à l'horizon, juste la rumeur de la forêt et les applaudissements des gouttes d'eau sur les feuilles au-dessus de nos têtes. Un liquide chaud, entre mes cuisses, interrompt mon soupir de soulagement. Malgré l'odeur du pétrichor, les effluves ferreux me rappellent ma condition.

Je perds beaucoup trop de sang.

Une panique acide s'empare de moi, elle ronge mes neurones et délite mes entrailles. Je n'ai pas le droit de l'abandonner, ni maintenant ni jamais. Elle est le centre de mon univers, l'unique axe sur lequel mon monde peut tourner. Je la serre plus fort contre moi, sa peau contre la mienne. Elle ne pleure pas et se contente de m'observer, ses yeux bleus atypiques rivés aux miens.

Au loin résonne un aboiement, de ceux que j'aurais souhaité ne jamais entendre. Instinctivement, je cherche à me relever, à poursuivre cette folle entreprise perdue d'avance, mais je ne m'obéis plus.

Mes doigts s'engourdissent et mon corps, raide d'un effort que je n'aurais jamais dû produire dans mon état, refuse de bouger.

Je n'ai plus le temps, je le sais. Nous n'aurons ni passé ni futur, juste un présent bien trop fugace qui nous glisse déjà entre les doigts et que je refuse de pleurer.

Je me mets à chanter cet air que son père aime tant. Je prie les dieux et les déesses miséricordieuses de la protéger et de lui donner tout ce que je ne serai pas en mesure de lui apporter.

Les jappements se rapprochent et des cris leur succèdent.

Je me sens partir ; la flaque entre mes jambes grandit à mesure que mon cœur prend conscience que je la serre contre moi pour la première et la dernière fois.

J'ai à peine la force de tremper mon doigt dans le liquide carmin et de l'utiliser comme encre de baptême. Sur son avant-bras menu, je dessine les lettres du prénom que je lui ai choisi, terrifiée à l'idée qu'il s'agisse là de mon seul cadeau.

— Je prends les Aelyrs comme témoins, prononce ton nom et t'ouvre au monde, ma magnifique *Myosotis*. Que leur lumière t'accompagne, que leur souffle veille sur ton âme. Sois brave, sois forte, et n'oublie jamais que je serai toujours avec toi.

Les limiers sortent des fourrés. Leurs crocs luisent sous le clair de lune. Leur fourrure épaisse et détremmée rappelle celle de ces créatures de cauchemar qui peuplent les contes. Les grondements, rauques, couvrent la pluie et emportent avec eux mes derniers espoirs.

Des hommes les talonnent.

Hier encore, ces démons incarnaient mes voisins, le fleuriste, le berger, le préfet. Aujourd'hui, ils s'inventent les voleurs qui vont l'emporter loin de moi.

On l'arrache à mes bras et mes doigts se referment sur le vide qu'elle laisse derrière elle, sur cet espace que rien ne pourra jamais plus remplir. Aussitôt, privée de mon contact, elle s'égosille.

J'ai vécu le plus beau et le plus terrible jour de ma vie cette nuit ; j'ai traversé l'enfer pour rejoindre un paradis dont on m'a trop tôt expulsée.

Je ne saurai jamais ce que j'ai fait pour mériter ça.

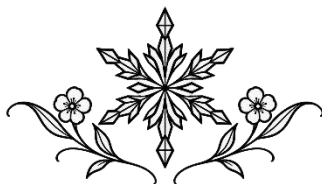
Alors quand on traîne mon corps sur l'éperon rocheux qui surplombe l'océan, j'implore son pardon, je la prie d'excuser ma faiblesse, de ne pas avoir su la protéger ; je lui hurle combien je l'aime, combien je suis désolée de ne pas avoir été à la hauteur.

Encore et encore.

Même en apesanteur.

Même à deux doigts de la surface.

Pardonne-moi, Myo.



CHAPITRE 1

5 ans plus tard.

Aster.

— Par les anciens dieux ! Aster, tu m’as fait peur ! Qu’est-ce que tu fabriques ici ?

Une main sur le cœur, la mère observe le bambin assis en tailleur au pied du berceau de ses sœurs endormies. Il tient tout contre lui une assiette avec deux biscuits secs, trésors rassis qu’il a conservés précieusement depuis son anniversaire.

Le regard de la jeune femme, souligné par des cernes profonds bleu ecchymose, se pose sur les gâteaux bien trop secs, désormais. Ses sourcils se froncent aussitôt et sa bouche s’ouvre en un O comique.

— Aster ? Pourquoi n’as-tu pas mangé les biscuits que papa t’a offerts pour ton anniversaire ? l’interroge-t-elle d’une voix douce. Tu sais qu’il a eu beaucoup de mal à se les procurer.

Le petit garçon ne se laisse pas abattre par le reproche. Sa bouche s’étire en un sourire auquel il manque quelques dents. Il possède des lèvres fines et les grands yeux gris de son père. Pour le reste, il tient indubitablement son nez légèrement retroussé, son front haut et son visage en cœur, de sa mère.

— Je les garde pour les jumelles, avoue-t-il en jetant un coup d’œil par-dessus son épaule.

Ses sœurs dorment à poings fermés, même les éclats de voix provenant de la rue ne perturbent pas leur sommeil. La chaleur

étouffante de la haute saison les a tenues éveillées une bonne partie de la nuit, tout comme le reste de la maisonnée.

— Oh, Aster... s'attendrit la mère. Elles n'auront pas de dents avant plusieurs mois, ils ne seront plus bons d'ici là. Tu devrais les manger.

Mais l'enfant secoue la tête avec énergie, sa tunique rapiécée soulevant un nuage de poussière sur le tapis à demi couvert de sable.

— Non. Je les garde pour elles. Je veux leur faire un cadeau.

La femme lui adresse un regard plein de tendresse. Son cœur fond pour la gentillesse et la prévenance de son fils. Il se montre d'une douceur stupéfiante avec les petites, il les cajole dès qu'il en a l'opportunité et leur murmure des secrets qu'il ne répète à personne.

— Avec un grand frère comme toi, elles n'ont pas besoin d'autre cadeau, mon ange.

Abandonnant l'idée de convaincre Aster de manger les biscuits, la mère tourne les talons et se remet au travail dans la pièce adjacente. Le cliquetis cadencé du métier à tisser a quelque chose de rassurant, il le berce depuis toujours et lui apporte un précieux sentiment de sécurité.

— Je resterai avec vous jusqu'à ce que vous puissiez les manger, affirme-t-il tout en cherchant une position plus confortable.

Il n'y a pas de chaise à rapprocher, alors l'enfant étend ses jambes émaciées à même le sol. La faim tenaille son estomac, mais il refuse de céder à l'envie de manger les gâteaux. À la place, il se met à chanter une berceuse populaire. C'est la seule qu'il connaît suffisamment bien pour la partager avec ses petites sœurs.

*Dors, petit grain dans la mer de sable,
Le vent du soir chante une fable.
Les dunes dansent, longues et blondes,*

Comme les vagues du bout du monde.

Dors, mon trésor, sous le voile d'ambre,

Le sable tisse des rêves tendres.

Le désert veille, vaste et paisible.

Ferme tes petits yeux sensibles.

Il fredonne jusqu'à ce que les vibrations de sa propre voix résonnent entre ses oreilles. Adossé au berceau, il laisse la chaleur avoir raison de lui et pose doucement sa tête contre les barreaux usés, les yeux fermés.

— *C'est beau.*

Aster se redresse et renverse l'assiette. Par chance, le tapis coloré amortit la chute qui ne fait qu'ébrécher la céramique. Les biscuits, quant à eux, sont tombés à même le sol, sur la fine couche de sable.

Il regarde autour de lui, à la recherche de l'origine de la voix, mais ne trouve rien dans la chambre spartiate qu'il partage avec Thalia et Saphirina. Il se penche afin de jeter un coup d'œil sous le berceau, puis sous son propre lit, avant de lever la tête avec toute la candeur de l'enfance. Mais que ce soit par terre ou au plafond, il n'y a personne.

— Où es-tu ? demande-t-il.

Il sent l'air s'étirer autour de lui ; à moins que ce ne soit dans sa tête. Des émotions qui ne lui appartiennent pas s'invitent lentement dans sa poitrine. Il ressent de la peur, du chagrin et une solitude si profonde qu'elle lui fait mal.

— *Dans ma chambre*, lui répond la petite fille.

— Quoi ? Non, nous sommes dans *ma* chambre, rétorque-t-il.

Le métier à tisser s'arrête brusquement et sa mère apparaît dans l'encadrement de la porte, le front plissé par le souci.

— Aster ? À qui tu parles ? Tu vas réveiller tes sœurs, chuchote-t-elle.

Le petit garçon se renfrogne ; il n'aime pas interrompre sa mère quand elle travaille.

— Pardon, maman, répond-il, la tête basse.

Satisfaite, elle s'en retourne filer. Dans son sillage, virevoltent les pans de son tablier et les flots de sa robe élimée. Aster repart en quête de la propriétaire de la voix dans l'espace étriqué.

— *Je suis désolée, je ne voulais pas t'attirer d'ennuis. Est-ce qu'elle va te battre ?* s'inquiète-t-elle.

Il s'attend à ce que le pied de sa mère s'immobilise au-dessus de la pédale en bois et qu'elle se tourne vers lui, mais elle n'en fait rien. Elle continue à tisser, insensible à la jolie voix qui se fait du souci pour lui. Comprenant qu'il est le seul à l'entendre, il demande tout bas :

— Me battre ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Dans un premier temps, seul le silence lui répond.

— *Te punir. Te donner des coups de ceinturon ou bien te brûler le bout des doigts.*

Son ton, neutre et pragmatique, ne devrait pas appartenir à une enfant. Le détachement de sa description trahit une forme de lassitude qu'on ne trouve que dans la routine. Aster, quant à lui, demeure muet un long moment. Quand il rassemble enfin le courage de poursuivre, sa voix tremble un peu.

— Non, bien sûr que non. Maman ne me ferait jamais de mal.

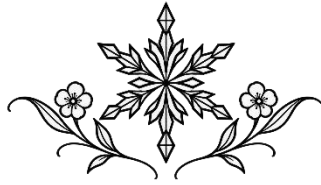
— *Oh...*

S'il avait été plus grand, ce simple mot l'aurait sans doute anéanti, lourd d'un million de non-dits aussi atroces qu'inhumains.

Mais il n'a que cinq ans, alors il chuchote :

— Je m'appelle Aster.

— *Et moi, Myo.*



CHAPITRE 2

10 ans plus tard.

Myo.

— *Tu cherches les ennuis, Myo.*

— *Et tu es un rabat-joie, Aster Hortemir.*

À pas de loup, j'avancais dans les couloirs déserts de l'Isborg, le palais de givre qui m'avait vu grandir. J'en connaissais chaque recoin, chaque raccourci ; même les passages dissimulés qu'empruntaient les Alys, ces novices au service de l'Ordre, n'avaient plus aucun secret pour moi.

— *Myo... S'il te plaît. J'ai bien cru que tu ne te relèverais pas de ton dernier châtiment.*

Sous mon capuchon, je souris largement. Je ne l'aurais jamais avoué à Aster, mais savoir qu'il s'inquiétait pour moi réchauffait mes journées trop froides et mes nuits solitaires.

Une porte claquée me sortit de ma rêverie et je me plaquai en toute hâte contre le mur couvert de glace. Des bribes de conversation me parvinrent d'un corridor adjacent. Je reconnus sans mal les voix de deux novices et celle de l'Eirak Domir, l'évêchesse chargée de ma formation. Ma proximité avec cette dernière suffit à m'arracher un frisson.

— *Va-t'en, Myo. Si Domir te trouve ici, tu vas encore goûter au fouet.*

L'odeur ferreuse qui avait envahi la pièce durant ma dernière correction me revint aussitôt. Je pouvais presque à nouveau sentir les morceaux de chair se détacher de mon dos et mes

ongles griffer la pierre glacée. Souvenir qu'une enfant de quinze ans ne devrait pas posséder.

Pour autant, hors de question de faire demi-tour ; je comptais bien satisfaire ma curiosité. Après tout, mon avenir se jouait peut-être à quelques pas de là, dans la salle du Chœur Blanc, le Conseil des Aelyrs, et je n'avais aucune envie d'attendre bien sagement le verdict dans ma chambre.

Les émotions d'Aster, si intenses, éclipsèrent un instant les miennes et érodèrent ma motivation. Pieds nus sur le sol givré, j'hésitai. J'aurais pu rentrer dans ma chambre et reprendre la lecture ennuyeuse que m'avait assignée ma préceptrice ou encore broser mes cheveux aussi clairs que la neige comme elle me l'avait appris des années auparavant, afin de leur donner le volume qui leur manquait tant, selon ses dires.

Ou pas.

— *Je te promets d'être prudente.*

Son mécontentement tendit l'espace commun de nos esprits. Qu'il s'inquiète pour moi faisait battre mon cœur plus vite et me picotait le bout des doigts.

Comme si j'avais de l'importance.

Comme si je comptais pour quelqu'un.

— *À quoi tu penses ?* m'interrogea-t-il au bout de quelques minutes d'un silence tout sauf naturel.

Avait-il perçu la pointe de chagrin qui me traversait ? Après tout, ce n'était pas la première fois que notre lien évoluait. Au cours des dix cycles que nous avions passés à communiquer par ce biais, nous avions constaté qu'il progressait, sans que nous sachions véritablement pourquoi. Si nous ne pouvions pas voir à travers les yeux de l'autre ni ressentir ce qu'il percevait physiquement, nous pouvions néanmoins capter avec plus ou moins de précision nos émotions les plus fortes ainsi que les pensées que nous nous adressions.

— *Rien d'intéressant*, mentis-je.

Je ne dupais personne. Aster se montrait bien trop attentif pour cela.

De l'autre côté de notre connexion, je sentis que quelqu'un lui adressait la parole. Sans doute Thalia, sa petite sœur, aussi attachée à son frère qu'une stalagmite à son rocher. Je n'entendais pas ce qu'elle lui disait, ni même ce qu'il lui répondait, mais je percevais nettement le bonheur qu'il éprouvait à s'occuper d'elle et de sa jumelle.

Je profitai de son inattention pour avancer à l'abri des regards, dans un tunnel désaffecté plus guère emprunté que par les livreurs de bois. Cartographier le château m'avait pris des années et j'avais écopé de multiples corrections.

Les libellules de givre qui pullulaient entre les murs du palais somnolaient généralement au point du jour ; le fait qu'elles aient décidé de se rassembler juste devant la tenture qui devait me permettre de rejoindre le tunnel adjacent à la salle du Conseil relevait d'un coup du sort digne des livres sacrés.

Dès qu'elles perçurent ma présence, les insectes fondirent sur moi, leurs ailes cristallines carillonnant sans discrétion dans le silence du couloir à l'instar d'une pluie de petits grêlons sur une fenêtre. Elles n'avaient pas de dents pour mordre ni de dard pour piquer, mais leurs pattes se terminaient par de minuscules crochets qui s'enfonçaient dans la peau.

Et je les attirais comme le printemps appelle le soleil.

Ni une ni deux, je patinai sur le sol glissant. Si je ne semais pas ces satanées bestioles, mon excursion tout entière ne servirait à rien.

Je bifurquai à gauche, puis à droite, me faufilai entre les murs du palais avec la fluidité des eaux des grandes fontes. L'heure avancée me préserverait peut-être du courroux de l'Eirak Domir, ou bien peut-être arriverais-je la première dans la salle du conseil. Autant de supputations qui risquaient surtout de me conduire plus vite encore au pilori.

Par chance, le ciel se parait encore de nuances roses et orange.

Je pourrais m'y cacher le temps de la réunion, je serais aux premières loges.

— *Myo ! Arrête ! C'est trop dangereux !*

Comment Aster avait-il pu capter ces pensées que je ne lui avais pourtant pas adressées ? Je n'en avais pas la moindre idée. Une panique au moins aussi grande que la mienne teintait à présent sa voix.

Je passai en trombe devant une série de boudoirs ainsi qu'une salle de réception dans laquelle j'avais vécu mes heures les plus longues, debout dans des chaussures inconfortables sans pouvoir bouger, pendant que les conseillers de la Grande Prêtresse, l'Iskréa, vantaient les mérites de leur nouvelle reine en devenir.

Moi.

Les libellules me talonnaient et pépiaient tels des oiseaux impatients. Ce ne fut qu'une fois les hautes portes refermées dans mon dos que je m'autorisai à reprendre mon souffle. J'entendis distinctement les insectes percuter les battants. Je ne comprenais pas pourquoi ces animaux me vouaient une telle obsession ; aux dires de l'Iskréa, mes prédécesseuses n'avaient jamais rencontré ce problème.

— *Tu as atteint la salle du Chœur Blanc ?* s'inquiéta Aster.

J'acquiesçai, les jambes en coton et les tempes bourdonnantes. Aster connaissait tout de la hiérarchie de l'Ordre des Aelyrs ; il m'avait souvent interrogée à ce sujet qui, contrairement à moi, le passionnait. De manière générale, il s'intéressait à tout ce qui avait, de près ou de loin, un rapport avec la neige.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, le passager clandestin de mon esprit n'en avait jamais vu.

Des bruits de pas dans le couloir interrompirent mes réflexions.

— *Quelqu'un arrive.*

— *Cache-toi*, m'intima aussitôt mon ami.

Il n'eut pas besoin de le répéter ; je me ruai vers les tentures dans l'espoir d'y trouver une cachette. Par chance, la troisième abritait une alcôve suffisamment spacieuse pour que je parvienne à m'y faufiler sans faire gondoler le tissu. J'informai aussitôt Aster de cette petite victoire et lui décrivis avec précision cette pièce dans laquelle je n'avais jamais eu le droit de pénétrer. Une table aussi longue qu'une ruelle trônait en son centre, entourée de douze fauteuils raffinés à l'assise rembourrée.

— *Tu vas rester debout, pieds nus, dans cet espace étriqué pendant toute la durée de la réunion ?*

Lui répondre s'avéra inutile ; deux souvenirs émergèrent à la surface de l'espace commun de nos esprits. Dans le premier, j'avais six ans et profitais d'une liberté volée après avoir faussé compagnie à l'Alys chargée de ma surveillance. J'avais rejoint les jardins où l'épaisse couche de neige, qui ne fondait partiellement qu'à la belle saison, s'infiltrait entre mes orteils. Des flocons de la taille de petites baies s'accrochaient à mes cheveux blancs et s'insinuaient sous ma fine tunique en lin.

Le froid n'avait aucune emprise sur moi. Je l'accueillais comme on tend les bras à un parent qui nous a manqué. D'une certaine façon, il avait toujours fait partie de moi ; il me soutenait et j'y trouvais un réconfort similaire à celui que m'apportait la voix d'Aster. Au cours de cet après-midi-là, j'avais eu un aperçu de la vie que j'aurais pu mener si je n'avais pas été prisonnière des murs de l'Isborg.

Dans le second souvenir, suite logique de mon escapade, l'Eirak Domir avait sévi. Elle m'avait enfermée dans un placard si étroit qu'il était impossible de s'y asseoir. Contrainte de rester

debout du lever du soleil jusqu'au crépuscule plusieurs jours durant, j'avais pataugé dans l'urine que je n'avais pu retenir.

Aster, qui ne connaissait que la chaleur d'un soleil si intense qu'il avait tanné la peau de ses parents et eu raison de ses aïeux, ne pouvait pas comprendre ma fascination pour le froid. Le centre de son univers se trouvait dans ce désert sans fin qui venait s'échouer aux portes de la ville où sa famille avait trouvé refuge. Les températures avaient beau baisser une fois la nuit tombée, elles ne se rapprochaient jamais de celles dont nous bénéficions durant la belle saison. Le givre se limitait à un concept abstrait qu'il ne parvenait pas véritablement à cerner alors qu'il faisait partie de mon quotidien.

— *Ça va aller, affirmai-je. Dans le pire des cas, tu sais bien qu'elle ne peut pas me tuer.*

— *C'est censé me rassurer, mia snuva ?*

Une fois encore, je souris toute seule en entendant ce surnom. Il avait beau se faire un sang d'encre, il cherchait malgré tout à me détendre et me témoigner son soutien. Combien de fois l'avait-il fait ? Combien de fois avait-il été présent lorsque ma préceptrice mettait sa cruauté au service de mon *éducation* ? Ce sobriquet venait de là, d'instantanés passés ensemble tandis qu'il tenait la douleur à distance.

Lors de notre première conversation, nous nous étions immédiatement compris, il n'y avait jamais eu de barrière de langue entre nous. Quelques années plus tard, tandis que je serrais les dents sous le fouet, nous avions découvert que nos dialectes différaient. Je lui avais alors appris les plus utilisés à l'Isborg et lui m'avait enseigné l'universalis. Découvrir que toutes les personnes de son royaume s'exprimaient dans une langue commune avait été un choc pour moi. Rien que dans la province du palais de givre, nous ne comptions pas moins de vingt-cinq patois très éloignés les uns des autres.

Ainsi, il avait appris à dire flocon – *snuva* – en aelyran, la langue sacrée des Aelyrs, quand bien même ce mot n’existait pas chez lui. Qu’il ait choisi d’y adjoindre *mia* – mon – m’avait mis les larmes aux yeux, la première fois. Je n’avais jamais eu l’impression d’appartenir à une communauté et encore moins à quelqu’un. Chaque fois qu’il m’appelait ainsi, la sensation de le rejoindre, chez lui, m’envahissait. L’espace d’une seconde, je me trouvais en sécurité, avec ses parents et ses sœurs, au sein d’un foyer dont il m’avait tant parlé que j’avais fini par me le représenter. Seule personne à avoir jamais fait preuve de tendresse avec moi, j’en venais parfois à penser qu’il n’était que le fruit de mon imagination.

L’Iskréa Dana entra la première, talonnée par ses douze Skalëns, les archevêques de l’Ordre des Aelyrs. Appelés le Chœur Blanc, ils composaient un unique organe décisionnel ayant la mainmise sur toutes les richesses d’Helliggard. L’Iskréa, quant à elle, faisait office d’autorité suprême, qu’il s’agisse des affaires religieuses ou civiles. Coiffée d’une cornette ornée d’un voile et toujours vêtue de robes blanches, elle se voulait l’image du divin sur les terres des hommes, au plus près des représentations des Aelyrs.

Je les coudoyais assez pour savoir que l’avarice les motivait davantage qu’un quelconque devoir sacré.

— *Si ce rat de Verak pose encore les mains sur toi, je te promets que je trouverai le moyen de te rejoindre pour l’étrangler.*

Le Skalën Verak occupait le poste prestigieux d’archevêque de la province de l’Isborg et je me trouvais donc sous sa juridiction. Le côtoyer me poussait à envisager de plus en plus sérieusement d’accepter la proposition d’Aster et de profiter de la prochaine belle saison pour monter à bord d’un bateau et m’enfuir. Je l’aurais sans doute déjà fait si j’avais eu la moindre idée d’où se trouvait Irréthra, cette ville perdue au milieu du désert dont il m’avait tant parlé.

Les Skalëns, qui ne faisaient pas vœu de chasteté, pouvaient fonder une famille et même divorcer, tout comme les Eiraks. Verak avait ainsi été marié quatre fois et possédait autant d'enfants. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir les mains baladeuses, même avec une fillette de onze, douze ou quinze ans. La façon dont ses doigts s'étaient resserrés sur mes épaules, dont son souffle avait caressé mon oreille et la sensation de ses longs cheveux gras glissant dans mon cou lors de la dernière messe me donnaient encore des cauchemars.

Les treize membres du Chœur Blanc s'installèrent dans une cacophonie de raclements de chaises et de bruissements de parchemins froissés. Un Alys, un novice que je n'avais encore jamais vu, se glissa discrètement derrière eux et jeta une bûche dans l'âtre pour relancer la flambée qui semblait bien inefficace. Une épaisse couche de givre recouvrait la table autour de laquelle les religieux grelottaient. Dans d'autres circonstances, j'aurais ri face à l'absurdité de leur doctrine. Il était formellement interdit de se plaindre du froid et l'on ne chauffait le palais qu'au strict minimum. Il s'agissait là d'un énième rituel sacrificiel en l'honneur des Aelyrs, les géants des glaces et divinités vénérées du saint Ordre. Les humains devaient accueillir le froid comme les paysans accueillent la récolte : avec gratitude.

Allez dire ça au novice qui a perdu quatre de ses orteils la semaine dernière.

L'Iskréa abattit son maillet sur le bois gelé et imposa le silence. Le petit marteau vibra et je craignis un instant que son manche ne se brise. Les chuchotis cessèrent aussitôt et tous les regards se tournèrent vers la Grande Prêtresse.

— Membres de notre sainte institution, adressons une prière aux Aelyrs avant d'ouvrir cette séance.

Les douze Skalëns s'exécutèrent, pour la plupart de mauvaise grâce. À travers le velours des tentures, je parvenais à distinguer

le nez disproportionné de Verak à demi plongé dans sa tasse de vin de baie fumant, alors qu'il aurait dû tourner le visage vers le nord, vers les montagnes sacrées où se seraient repliés les Aelyrs, des éons auparavant.

— Que leur souffle nous bénisse et leur force nous accompagne jusqu'aux saintes terres gelées. Par le givre et par le froid, gloire aux Aelyrs, lança l'Iskréa Dana.

Et les Skalëns de répéter en chœur :

— Par le givre et par le froid, gloire aux Aelyrs.

Un court silence suivit la déclaration. La Grande Prêtresse se leva pour présenter l'ordre du jour, succession ennuyeuse de sujets inintéressants qui faillirent m'arracher un bâillement jusqu'à...

— Les rapports de l'Eirak Domir se font de plus en plus alarmants. Il devient, à mon sens, irresponsable de retarder l'intronisation de l'Aeva Naevra. Nous devons assurer la sécurité d'Helliggard et la réincarnation de l'Hybride est une menace qu'il nous faut juguler avant qu'il ne soit trop tard. De fait, je propose d'avancer la cérémonie de l'entrave.

La cérémonie de l'entrave ?

— *Qu'est-ce que c'est ?* s'inquiéta Aster.

— *Je n'en ai pas la moindre idée*, avouai-je.

Ce nom ne m'évoquait rien. Je tentais de faire le lien avec ce que j'avais pu lire sur mes prédécesseuses quand l'Iskréa poursuivit :

— En parallèle, au vu des dégradations climatiques observées au cours des trente dernières années, il devient évident que le mode de succession doit évoluer afin de répondre aux exigences modernes. Nous ne pouvons pas continuer à changer d'Aeva Naevra toutes les deux ou trois décennies. Par conséquent, je souhaite soumettre au Chœur Blanc une proposition de réforme drastique.

Les Skalëns buvaient ses paroles. Pas un murmure ne vint perturber sa tirade.

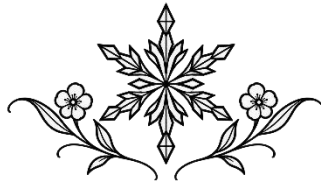
— En donnant un héritier à l'actuelle Aeva Naevra, nous créerions un nouvel ordre de succession et éradiquerions les risques attachés à sa condition de première neige. J'ai d'ores et déjà soufflé cette idée d'union à quelques lignées de la société civile et j'ai reçu plusieurs propositions satisfaisantes, dont une en particulier, que j'aimerais vous présenter.

Les yeux ronds, le Skalën Verak repoussa sa chaise brusquement.

— Vous voulez marier l'Aeva Naevra ?

L'Iskréa accompagna sa réponse d'un sourire sardonique qui me fit froid dans le dos.

— Je veux non seulement la marier, mais également nous débarrasser de la menace qu'elle représente dès qu'elle aura fourni un héritier légitime à Helliggard.



CHAPITRE 3

Myo.

Le chaos se déchaîna aussitôt.

Il y eut des cris, des protestations, des acclamations. Tout se mélangea dans ma tête et les propos de la Grande Prêtresse demeurèrent flous ; mes oreilles étaient capitonnées par le sang qui pulsait à mes tempes.

— *Qu'est-ce qu'elle a dit ?*

Aster partageait ma panique, je le sentais vibrer à travers notre lien, mais je ne parvenais pas à lui répondre. La satisfaction qui se peignait sur les traits de l'Iskréa me nouait la gorge, comme si elle avait enfin trouvé la solution au problème que je représentais.

Mon insolence représentait-elle une si grande menace qu'elle envisageait de... *se débarrasser de moi* ? Je n'avais jamais été une élève assidue ou obéissante, certes, mais je ne me montrais ni violente ni cruelle. J'aurais pu rendre coup pour coup à l'Eirak Domir depuis des années – la grimaude n'étant plus de toute première jeunesse – et pourtant je n'avais jamais répliqué ; j'avais encaissé, sans broncher, les corrections injustes qu'elle m'infligeait.

Alors pourquoi ?

— *Myo, réponds-moi !*

La voix d'Aster gronda dans mon esprit et me tira de mon apitoiement. Que lui, toujours d'humeur égale, hausse le ton

me désarçonna et me ramena de force à l'instant présent. Je repris mot pour mot la déclaration de l'Iskréa.

Sitôt terminé, il hurla entre les parois de mon crâne.

— *Tu dois partir. Myo, tu m'entends ? Tu ne peux plus repousser l'échéance ! Tu dois quitter cet endroit de malheur dès que possible.*

« Tu dois partir. »

Mais comment ?

Et où ?

Je n'avais personne à part lui et je ne savais même pas où il se trouvait. Irréthra n'apparaissait sur aucune carte et pas le moindre livre d'histoire ne la mentionnait.

La marque en forme d'edelweiss sur ma poitrine refroidit et une fine pellicule de givre recouvrit ma peau, jusque dans mon cou. Mon souffle devint vaporeux et j'eus la nette impression que la température de la pièce avait chuté.

— *Tu vas monter sur un bateau et traverser le fjord jusqu'à la Ljodbaf. Une fois hors de portée de l'Iskréa et des Skalëns nous aviserons, d'accord ? Ce n'est pas parce que la bibliothèque du palais de givre ne contient aucune mention d'Irréthra que les contrées voisines n'en ont jamais entendu parler.*

J'avais le sentiment que la glace qui coulait dans mes veines allait me tuer avant que l'Ordre des Aelyrs n'ait l'occasion de le faire. Pour la première fois, je sentis la morsure du froid jusqu'au bout de mes doigts, comme s'il était devenu une entité à part qui menaçait de me dévorer tout entière.

— *Myo, ressaisis-toi. Je suis là, ça va aller. Nous serons bientôt ensemble. Tu rencontreras Thalia et Saphirina et elles vont t'adorer. On jouera au griblet et au crokossolet dans le sable.*

Je savais ce qu'il faisait, il me déconnectait de ma réalité et m'invitait dans la sienne. Pourtant, cette fois-ci, je résistai.

— *Et si je le méritais ?*

Je n'aurais su dire depuis combien de temps cette question me taraudait. Je la retenais comme on cherche à agripper l'eau

d'une source à mains nues. Elle s'insinuait en moi depuis si longtemps que j'étais étonnée de ne pas l'avoir posée plus tôt.

— *Myo ! Comment peux-tu dire une chose pareille ? !* s'insurgea Aster.

Mon pouvoir reflua légèrement et la douleur s'atténua.

— *Ils m'ont abandonnée, Aster. Mes parents... Mon père m'a laissée ici. Il m'a confiée à l'Ordre et il n'est jamais revenu.*

La présence d'Aster s'intensifia à mesure que son agacement enflait.

— *Il n'a pas eu le choix et tu le sais bien.*

— *Peut-être... Mais il ne m'a jamais écrit.*

Il ne trouva rien à répondre. Rien ne justifiait que je n'aie pas reçu la moindre lettre de sa part.

Tout ce que je savais de mes parents se résumait à quelques vagues informations. Ils vivaient au sud de Helliggard, où la terre dégelait plusieurs semaines dans l'année. On racontait que des fleurs y poussaient et coloraient une herbe émeraude aussi dense que sauvage. D'après les rumeurs, mon père n'aurait même pas fait le déplacement jusqu'à Helgaris, la capitale : l'Eirak Domir m'avait elle-même ramenée à l'Isborg et confiée à la Grande Prêtresse.

— *Myo, respire. Ça va aller. On va trouver une solution.*

Je m'exécutai, bercée par sa voix aussi solide qu'enfantine ; mon ancre, l'unique moyen de ne pas perdre pied.

Sois brave. Sois forte.

Je me répétais ce mantra dans l'espoir de mériter son attention et sa gentillesse. Si pour lui je ne devais représenter qu'une simple distraction, un bruit de fond dans sa vie bien huilée et sa famille soudée, il incarnait le ciment de mon existence.

En comparaison, j'étais en vrac ; une pagaille de doutes et de regrets.

Le maillet s'écrasa de nouveau sur le plateau en bois et l'Iskréa réclama le silence. Plus délicat à obtenir que la fois précédente, il fallut quelques minutes aux Skalëns pour se taire, les yeux braqués sur la Grande Prêtresse.

— Les textes sacrés stipulent que celle qui porte le sang des dieux doit régner sur Helliggard. Nous avons toujours considéré la réincarnation de l'Hybride et la marque de l'edelweiss comme l'unique réponse à cette obligation divine. Et si nous avons tort ? Si l'Aeva Naevra venait à donner la vie, sa fille aînée porterait, elle aussi, le sang des Aelyrs et remplirait les conditions évoquées par le Livre des Glaces.

Elle marqua une pause, théâtrale, avant de conclure :

— Il est temps de changer d'idole.

Sa déclaration laissa l'assemblée perplexe. De petits conciliabules naquirent autour de la table, notamment entre les membres les plus assidus du conseil. Il y avait, parmi ces hommes et ces femmes, des férues d'histoire et de théologie qui connaissaient les textes sacrés bien mieux que leurs propres enfants.

Les voir échanger sur l'éventualité de me laisser la vie sauve ou de m'engrosser me stupéfia. Ils parlaient de moi comme d'un outil, une chose dont ils pouvaient disposer comme ils l'entendaient.

Je suis remplaçable.

— *Je t'interdis de penser ça !* aboya Aster. *Tu ne l'es pas et tu ne le seras jamais ; pas pour moi en tout cas. Alors tu vas me faire le plaisir de te ressaisir.*

Je m'apprêtais à lui dire qu'il avait raison quand l'Iskréa reprit :

— Lord Danbury fait partie des nobles à avoir trouvé l'idée attrayante. Il serait prêt à sceller des fiançailles avec son fils aîné, Nicklas.

Une boule se forma dans ma gorge. Je transmis les paroles de l'Iskréa à Aster dont la réaction fut identique à la mienne.

— Lord Danbury y voit une occasion, un moyen de placer son héritier sur le trône, argua le Skalën Verak. Cela ferait de sa lignée la plus puissante d'Helliggard. Quels avantages en retirerait l'Ordre ?

L'Iskréa se redressa davantage encore sur sa chaise. Ses longs doigts fins tapotaient la table avec nonchalance. Elle ne prit même pas la peine de croiser le regard de son archevêque :

— Hormis le fait que nous écarterions la plus grande menace qui plane sur le royaume ?

Verak se renfrogna, mais ne l'interrompit pas.

— Eh bien, mon vieil ami, Lord Danbury vient tout juste d'acquérir le dernier lot de terres disponibles de la province de Sousan, ronronna la Grande Prêtresse, ce qui fait de lui le plus grand propriétaire terrien de la région. Y compris son sous-sol.

À ces mots, le Skalën de ladite province se raidit.

— Les nappes d'edelweiss... souffla un archevêque que je ne reconnus pas, à sa droite.

— Exact. La famille Danbury contrôlera sous peu la plus importante production d'edelweiss du royaume après l'Isborg.

Cette maudite fleur avait donc vocation à régenter ma vie tout entière, de ma naissance jusqu'à l'identité de mon promis. Emblème d'Helliggard, elle s'imposait comme la ressource la plus précieuse du royaume. Ses pétales, souvent appelés or blanc, possédaient des propriétés curatives inégalées, une fois broyés avec des baies communes telles que l'isgarvik, une plante si répandue qu'on la considérait comme invasive dans certaines provinces.

En quelques siècles seulement, l'edelweiss était devenu un produit de luxe qui permettait à l'élite d'Helliggard de tenir à distance les maladies qui décimaient le reste de la population. En effet, plutôt que de démocratiser l'or blanc, l'Ordre et la

noblesse en avaient fait une monnaie d'échange avec les royaumes voisins. Un seul pétale de cette fleur pouvait provoquer une émeute dans les quartiers les plus défavorisés d'Helgaris.

En raison de ses propriétés exceptionnelles, l'Eirak Domir avait la main lourde sur son fouet. Tant qu'elle ne me tuait pas, l'*edelweissalis* pouvait à peu près tout réparer en un temps record. Mais il avait beau recoudre les chairs et ressouder les os, l'élixir n'atténuait en rien la douleur, ce que ma préceptrice semblait volontairement oublier.

Je fis un résumé à Aster.

— Vu sous cet angle, Nicklas Danbury semble être le parti idéal, vénérée Iskréa, roucoula Verak qui se frottait presque déjà les mains sous sa toge. Sous quel délai envisagez-vous cette union ?

La suite me parut tout simplement lunaire.

Les Skalëns et la Grande Prêtresse débattirent comme si de rien n'était de mon avenir, de ma maturité sexuelle, de mon mariage et de mon exécution. Pas un seul ne posa la question de mon consentement à cette mascarade, pas un seul n'émit le moindre remords quant à la planification de mon assassinat.

Plus le temps passait et plus mes jambes peinaient à me soutenir. Alors pour éviter de flancher, je me retranchai dans la tête d'Aster, me lovant tout contre son esprit jusqu'à ce que les conversations se fondent en un brouhaha distant à peine audible.

Je dus perdre la notion du temps, car lorsque mes yeux papillonnèrent, le jour avait cédé sa place à la nuit et les derniers Skalëns quittaient la pièce. Il ne restait plus que la Prêtresse, installée sur son trône de verre censé imiter la glace.

— Eirak Domir ! appela-t-elle sans lever le nez de la carte qu'elle avait déployée sur la table devant elle.

Mon acariâtre préceptrice s'empressa d'entrer. Avait-elle passé la journée à me chercher ? Ou bien avait-elle patienté derrière ces portes dans l'espoir de pouvoir adresser la parole à la Grande Prêtresse et lui conter ma nouvelle transgression ?

— Vénérée Iskréa, la salua l'évêchesse, plus solennelle que jamais.

La dirigeante de l'Ordre des Aelyrs posa sur sa disciple un regard aussi froid que la glace sous mes pieds.

— Expliquez-moi comment l'Aeva Naevra a pu échapper à votre surveillance et se retrouver à assister à une séance du Chœur Blanc ?

La piqûre de la panique me brouilla la vue. Aster frappait désespérément à la porte de mon esprit.

Domir, quant à elle, ne moufta pas, terrifiée à l'idée de devenir la cible de la sainte mère de l'Ordre, sa coiffe à deux doigts de tomber tant elle tremblait.

— Myo, approche ! Tout de suite ! aboya l'Iskréa en tournant sa tête pâle dans ma direction, délaissant l'Eirak qui soupira de soulagement.

Je n'en fis rien. Au lieu de cela, je traversai la pièce en courant avant de sauter sans difficulté sur la table. J'y glissai ensuite jusqu'à me retrouver hors de portée des deux religieuses. Une fois les pieds au sol, je repris ma course en direction des portes que j'avais empruntées au petit matin. J'esquivai sans mal un premier soldat puis un second.

Mais le troisième eut raison de moi lorsqu'il m'asséna un coup de hampe dans le dos. Je tombai à la renverse. Le souffle coupé, les ongles brisés sur la pierre gelée, je relevai la tête et tentai de ramper jusqu'au bout du couloir. La pointe d'un talon s'enfonça entre mes reins et m'arrêta net. Les traits crispés par la douleur, je perçus le parfum mielleux, écœurant de l'Iskréa. Elle se pencha à mon oreille et murmura :

— Toi et ton âme ne serez bientôt plus qu'un mauvais souvenir pour ce royaume. Plus jamais ton engeance ne mettra en danger ce que les hommes ont bâti.

Elle se redressa. Ses robes immaculées dégouлинаient sur le sol comme de la neige fondue.

— Je veux des barreaux à sa fenêtre et deux gardes postés nuit et jour devant sa porte. Qu'elle soit privée d'eau et de nourriture si son comportement n'est pas à la hauteur des attentes de son Eirak.

Elle se tourna ensuite vers Domic.

— Elle est toute à vous.